



L'île des anamorphoses
version de François Prunier

Je est un autre

J'avais longtemps aimé la littérature. Cette passion m'avait pris dès l'enfance. Ma mère me lisait une histoire chaque soir pour m'aider à m'endormir. Et j'étais fou amoureux de ma mère. Le son de sa voix, la beauté de son visage, sa douceur...

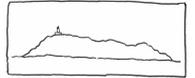
L'institutrice qui m'apprit à lire était une vieille folle sévère et détestable, qui nous donnait des coups de règle sur les doigts, des fessées déculottées et qui allait même parfois jusqu'à nous attacher les pieds au bureau. Malgré la répulsion qu'elle m'inspirait, elle ne parvint pas à me dégoûter de la lecture. Bien au contraire, les livres furent mon refuge.

Je ne sais comment ni à quel âge exactement je commençai à écrire. Cela vint naturellement et sans aucune ambition. L'idée que mes phrases soient lues ne me venait même pas à l'esprit. J'écrivais uniquement pour moi. Pour le plaisir des mots.

J'écrivais sur tout. Sur le soleil d'hiver, sur ma petite vie de garçonnet solitaire, sur les personnages dont j'avais dévoré les aventures. Parfois, j'en inventais moi-même. Je me créais des amis, et puis des ennemis, des fées qui me protégeaient et des sorciers qui me voulaient du mal.

C'est avec l'adolescence que je commençai à rêver d'être publié, puis à être obsédé par la reconnaissance, la célébrité et même la postérité. Rien n'était assez beau ni assez grand pour combler ma mégalomanie. Il me faudrait le Prix du Premier Roman pour commencer, puis le Goncourt et enfin le Nobel.

Je m'engageai dans un cursus littéraire et fus un élève assez brillant. En revanche, aucun éditeur n'acceptait mes manuscrits. On me répondait par une ou deux lignes rédhitoires et même pas argumentées. Et on me demandait d'envoyer une enveloppe affranchie au tarif en vigueur pour me les retourner. Parfois, on ne me répondait même pas.



Mais je m'accrochai et cette vocation contrariée et douloureuse me porta tout au long de ma vie. Je me mariaï, fondis une famille, divorçai... Je gagnais ma vie en enseignant la littérature à Nanterre. La chemise en carton dans laquelle je classais méthodiquement mes lettres de refus grossissait...

Le temps passait. À l'heure de la retraite, j'étais déjà un vieux célibataire, qui n'avais même plus de contact avec ses propres enfants... Peu à peu, cette solitude me fit comprendre qu'au fond rien n'existait en-dehors de moi. Je cessai d'écrire à la troisième personne.

La première œuvre que je rédigeai en utilisant le « je » était aussi terne que les autres. Pire peut-être. J'avais une fois encore visé trop haut. J'avais tenté de construire une passerelle entre Kafka (« La métamorphose ») et Borges (« L'île des Anamorphoses »). C'était prétentieux et vain... Je l'envoyai cependant à trois maisons, par habitude et pour aller au bout de la démarche, mais sans aucun espoir. Le lendemain soir, mon téléphone qui ne sonnait jamais me fit sursauter. Je décrochai le combiné avec inquiétude. C'était Jérôme L lui-même, le célèbre éditeur...